

La ritualisation du chaos

Rêves de frontière de Paco Ignacio Taibo II, traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, Payot & Rivages, 111 p.

Emmanuelle Tremblay

Numéro 193, novembre–décembre 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, E. (2003). La ritualisation du chaos / *Rêves de frontière* de Paco Ignacio Taibo II, traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, Payot & Rivages, 111 p. *Spirale*, (193), 14–15.

LA RITUALISATION DU CHAOS

RÊVES DE FRONTIÈRE de Paco Ignacio Taibo II

Traduit de l'espagnol (Mexique) par René Solis, Payot & Rivages, 111 p.

DE Matamoros à Tijuana, sur quelque trois mille kilomètres d'est en ouest, s'étire le tracé d'une interdiction de passage, véritable blessure en Amérique du Nord à la cicatrisation pour le moins problématique. Proportionnellement au flot de migration en provenance du sud, ont été consolidés des dispositifs de contrôle, avec les effets pervers que cela entraîne : accroissement des réseaux clandestins et multiplication des stratégies de passage. Des histoires d'atrocité marquent le relief de la géographie frontalière, où des vies humaines s'engagent et se perdent dans le silence qui scelle le monde d'une violence incoercible. Selon les statistiques diffusées par le quotidien mexicain *La Jornada* (28/03/03), deux mille paysans sont morts depuis 1995 en traversant la frontière. Ces chiffres — conservateurs — provoquent certes une angoisse face à l'avenir continental. Ils renvoient de plus chaque histoire individuelle à l'anonymat des dépossédés de l'Histoire dont les fantômes se profilent sur le non-dit de l'ALENA.

En 1999, Gallimard publiait *La frontière de verre* de Carlos Fuentes, roman où sont déployés les possibles narratifs du voisinage nord-sud en neuf récits (voir l'article d'Eva Le Grand, *Spirale* n° 174). Les personnages de la frontière y sont nommés dans leur ambiguïté, oscillant entre la mémoire de leur origine et un désir de devenir autre au contact des richesses que la frontière laisse entrevoir. Fuentes ne manque pas de donner une signification politique à la traversée du côté gringo, qu'il associe au traumatisme de la perte de la moitié du territoire mexicain en 1848. Passer la frontière équivaut dès lors à reconquérir la patrie perdue, par un renversement des perspectives qui insuffle une dimension héroïque au travailleur illégal. La frontière n'apparaît donc pas comme un thème d'actualité parmi tant d'autres chez Fuentes; elle constitue un lieu important de la mémoire historique. Ce petit détour presque obligé par le monstre sacré de la littérature mexicaine nous convie à ancrer le thème de la frontière dans un imaginaire collectif qui est cependant exploré d'une tout autre manière par Paco Ignacio Taibo II, compatriote de Fuentes né en 1949 à Gijon (Espagne), plus connu comme le principal représentant du néo-polar latino-américain.

À la croisée des genres

Polygraphe, Taibo II a su multiplier les territoires de la création, avec la préoccupation constante de se faire le scribe de la réalité. Trois fois lauréat du prix international Dashiell Hammett,

ex-syndicaliste et militant gauchiste, il importe l'enquête policière sur le terrain de ses préoccupations sociales et politiques, entremêlant avec désinvolture l'essai, la chronique journalistique et la fiction. Second d'une dynastie fondée sur le pouvoir de l'imagination — inaugurée par l'homonyme paternel Paco Ignacio Taibo I, à son instar journaliste et écrivain —, Taibo II, alias PIT II, est aussi historien et l'auteur de la biographie à succès du Che (*Ernesto Guevara, connu aussi comme le Che*, Métailié, 1997). Depuis 1992, presque tous ses livres sont parus en français, dont cinq nouvelles traductions en seulement deux ans. Dans la plus récente de celles-ci, *Ces foutus tropiques* (Métailié, 2003), qui est en fait son « théâtre personnel » de la fin du xx^e siècle mexicain, il y chevauche allègrement les limites incertaines entre la chronique sociale, la biographie et la fabulation imaginative, lesquelles versent l'une dans l'autre pour former une même réalité, insaisissable dans sa complexité, mais source intarissable de récits : la seule patrie de l'écrivain, pour Taibo II, étant l'histoire (« avec s et avec h, d'où history et story »). Avec *Mon ami Moran* (Liber Niger/Les 400 coups, 2002), court récit « noir » illustré par l'Espagnol Angel de la Calle, la légende de Pancho Villa se greffe à une histoire de « violence née de l'avarice » sur les États-Unis dont le témoin et narrateur est nul autre que Dashiell Hammett. Dans la collection « Rivages/Noir », des nouvelles ont été rassemblées avec celles de Marc Behm sous le titre *Hurler à la lune* (2003), cependant que le roman *Nous revenons comme des ombres* (2002) offre une vertigineuse composition hybride où convergent différentes ontologies de personnages, fictifs et historiques, dans un chaos narratif auquel le lecteur s'en remet avec jubilation, retrouvant dans ce désordre baroque le ludisme, l'intelligence et l'humour déployés dans *L'ombre de l'ombre* (1986). Enfin, dans *Rêves de frontière* (Rivages/Noir, 2002), petit roman d'apparence très simple mais d'une grande richesse textuelle, il interroge avec cynisme le sens de l'identité mexicaine et de la responsabilité individuelle là où le crime organisé détermine les règles du chaos structurant la frontière, « ce nom étrange utilisé pour désigner un ensemble de territoires rassemblés par le douteux privilège de pouvoir tripoter avec les États-Unis ». C'est dans ce contexte politique que Taibo II campe un récit qui présente les caractéristiques de la littérature d'action (énigme, péripéties, anecdotes) tout en frayant de près avec le roman d'introspection, à la croisée des genres.

Dans *Rêves de frontière*, la géographie de la frontière est constellée par une criminalité

exacerbée. Forces de l'ordre et narcotrafiants s'allient contre les représentants indifférenciés des mêmes groupes, la hiérarchie des valeurs étant aplaniée en fonction des intérêts en jeu. Pas d'opposition simpliste entre coupable et victime chez Taibo II, la frontière qui les sépare étant ainsi perméabilisée. Dans *Foutus tropiques*, l'auteur commente les liens inextricables entre le vécu individuel et le système tentaculaire de la corruption au Mexique : « Le crime fait partie du système, il est intégré à sa logique. La résolution du crime, même s'il s'agit d'une affaire "privée", d'une histoire passionnelle entre citoyens ordinaires, est prise aussi dans cet engrenage. » Il va de soi que cette imbrication des sphères publique et privée a des incidences sur les lois du genre. Élucider l'énigme que met en forme le polar engage dès lors à dévoiler les travers de la société avec laquelle l'enquêteur fait corps. C'est du moins ce dont rend compte cet autre épisode des aventures de Héctor Belascoarán Shayne, héros de plus d'une dizaine de romans né en 1976 dans *Jours de combat* et que l'on retrouve, dans *Rêves de frontière*, aux prises avec une mémoire douloureuse qu'il interroge pour mieux sonder les arcanes du présent.

Un privé au seuil de la mémoire

Non sans ironie, Taibo II présente Belascoarán à son lecteur comme un « improbable détective », « démocrate, indépendant et mexicain ». La simple contiguïté de ces termes figure une impossibilité ou, du moins, ne peut-il en résulter qu'« un souriant accident solitaire ». Borgne et légèrement boiteux, le profil du héros exhibe des imperfections physiques qui mettent en relief une humanité souffrante renforcée par la tristesse du personnage, toujours un peu étranger à son entourage, sensible à la poésie d'un José Emilio Pacheco dont il note consciencieusement ces quelques vers, alors qu'il se déplace à la frontière des États-Unis, sur la piste d'une femme disparue : « Je n'aime pas ma patrie./Sa lueur abstraite/est insaisissable./Mais (tant pis si cela choque)/je donnerais la vie/pour dix endroits qui lui sont propres. » L'enquêteur, pétri de contradictions, est plus soucieux de s'attarder aux détails des circonstances que de restituer une cohérence aux faits. Il se caractérise en outre par une disponibilité à l'errance et aux hasards qui n'exclut pas l'erreur, puisque l'important ne semble pas tant de remonter les mécanismes de la vérité que de témoigner d'une réalité dont il fait lui-même partie et qu'il ne parvient pas à saisir dans sa totalité. Taibo II ne manque d'ailleurs pas de faire remarquer l'écart qu'accuse le personnage

d'avec les préceptes du genre : « À la différence des auteurs de romans policiers, Belascoarán appréciait les histoires complexes mais où rien ne se passait. » En somme, c'est à l'encontre de ce qu'il représente que le personnage de détective est campé avec humour comme un *outsider*, un contemplateur appartenant « au secteur des trois S : les observateurs Silencieux, Secrets et Sombres », d'apparence plus intéressé par les histoires qui circulent sur la frontière que par les événements qu'il est pourtant chargé d'élucider.

La légende de Pancho Villa, auquel il voue une passion indéfectible, s'impose comme une des significations de la frontière. Or, le règne du « Centaure du Nord » sur son territoire, associé à la mythologie révolutionnaire nationale, fait place à celui des narcotrafiquants, ces nouveaux héros des crimes impunis que véhicule la chronique populaire. C'est d'ailleurs sur cette dernière que s'appuie la structure narrative, avec comme conséquences non seulement de créer un effet de réel, mais aussi de donner l'illusion d'une confrontation avec l'actualité, dans sa matière brute, pour désigner les forces en jeu cachées sous les apparences de l'ordre social : putes de la Sierra de Zacatecas enrôlées sur une plantation de marijuana — véritable cité régie par ses propres lois ; sans-papiers persécutés par les membres d'une brigade xénophobe appelée *The New Americans*, aussi définis comme « les anges blancs de la frontière noire ». Taibo II brise la linéarité du récit par l'imixtion, dans la fiction, de faits divers qui permettent une appropriation des indices de la criminalité à laquelle son héros se trouve lié sur le plan personnel, bien malgré lui.

Chargé par une société de production cinématographique de retrouver Natalia, une actrice de Mexico évaporée en plein tournage dans des circonstances inexplicables, Belascoarán amorce un périple qui le conduit de Mexicali à Piedras Negras, en passant par Tijuana, Nogales, Ciudad Juárez et El Paso. Dans un paysage à la Sergio Leone, « un pays étrange, ni mexicain ni américain ; un patelin où tout le monde se sentait étranger », le parcours du détective se dessine en forme d'exil non seulement sur le seuil d'un pays qui abolit les repères identitaires, mais aussi de sa propre mémoire. Au centre de cette dernière figure étrangement la disparue, en réalité une amie de jeunesse dont il avait été autrefois en secret amoureux, à l'époque du mouvement étudiant de 68 dont la répression par les autorités gouvernementales allait se solder par une tuerie, sur la place des Trois Cultures à Tlatelolco (en tant qu'ex-membre de ce mouvement, Taibo II nous livre son témoignage dans un autre livre intitulé tout simplement 68). « Chercher cette fille, c'était à peu près comme essayer de se souvenir des prénoms de tous les personnages des romans de Tolstoï qu'il avait lus. C'était comme nager dans la lumière collante du soleil implacable de Mexicali. [...] C'était, Héctor ne s'y trompa pas, non seulement une enquête impossible, mais un effort de mémoire. » La double frontière, spatiale et temporelle, qui s'esquisse ainsi laisse entrevoir au lecteur une autre histoire, une histoire

fantôme qui hante l'intrigue policière, et qui met en scène une « femme fantôme », fuyant d'une ville à l'autre dès que Belascoarán réussit à la rejoindre pour la perdre à nouveau après s'être rappelé le temps révolu de leur innocence.

Nous sommes tous des petits Indiens d'Oaxaca

Celle que Belascoarán croit être une victime fuyant le harcèlement d'un narcotrafiquant s'avère en réalité la complice de ce dernier : d'abord impliquée dans la traite des femmes (le recrutement des putes de Zacatecas, c'est elle), puis instigatrice d'une rencontre entre d'importants dealers (dont le chef de la brigade xénophobe plus haut mentionnée, un flic de Mexico et un producteur de télévision). Rivée au fait divers, l'histoire a ceci de particulier qu'elle fait basculer le monde culturel — et la vie personnelle de l'enquêteur — dans une criminalité généralisée à toutes les couches de la société. Autrefois récitant des vers de Sor Juana, jeune actrice qui portait dans son sac les œuvres choisies de Lénine en trois volumes maintenant remplacées par des armes à feu, Natalia est un personnage charnière entre deux temps, où sont confrontés les idéaux de la génération de 68 à l'actuel paysage culturel régi par la loi du dollar. C'est ainsi que l'enquête policière opère un raccord entre la tuerie de Tlatelolco — cet autre chapitre non élucidé de l'histoire mexicaine — et la violence de la frontière.

Que s'était-il passé? Comment Natalia en était-elle rendue là? se demande Belascoarán, après avoir reconnu la culpabilité de son amie, applicable à toute une génération affichant un « *air d'être de l'autre côté [de la frontière] à attendre que les bonnes fées cessent de ramasser les cadavres de la place des Trois Cultures* ». La question pourrait également être posée en ces termes : que sont devenus les rêves de la génération de 68? Des rêves de frontière, pour suivre ici Taibo II, qui ouvre son récit sur l'un de ceux-ci, véhiculé par la légende populaire : un Chinois, à la septième tentative de la journée, réussit à franchir le grillage qui sépare le Mexique des États-Unis. L'anecdote offre l'image d'un geste compulsif qui n'est pas sans instituer la traversée en véritable obsession nationale. Il serait toutefois réducteur d'expliquer les rêves de frontières par un simple désir d'appropriation des richesses du nord. Le Chinois, affirme-t-on en conclusion des aventures de Belascoarán, se laisserait vite du rêve américain et « *ressauterait en sens inverse mais pour l'instant, il avait remporté la victoire, il avait échappé au système, il avait fait le grand saut* ». Échapper au système constitue justement une volonté de marquer une victoire sur son emprise, de s'affranchir du poids de la criminalité qui est aussi un legs historique. De manière très subtile, le polar contribue ici à lever le voile sur les enjeux symboliques de la traversée vers les États-Unis, vue de l'intérieur comme l'affirmation d'une prise en charge du destin individuel en regard d'un devenir collectif voué à la corruption. La frontière est par conséquent prétexte à la

figuration d'un monde en crise, non plus organisé selon une idéologie dominante et un pouvoir unique (à contester ou à renverser), mais d'après les alliances formées suivant les intérêts économiques, par-delà le bien et le mal.

Dans pareil contexte, la résolution de l'énigme policière convie à user d'autres méthodes que celles d'un Sherlock Holmes, basées sur un rationalisme scientifique caractéristique du récit de détection. Il ne suffit pas pour le héros de Taibo II de résoudre un puzzle, mais bien de répondre à une « exigence de la mémoire », de s'acquitter d'une « dette » envers le passé. Plus près d'un Pancho Villa (ou d'un Fantómas), il réactualise le mythe anarchiste en faisant exploser une cargaison de marijuana tout comme les mauvaises fréquentations de Natalia. Ce paroxysme de l'action confère au détective une volonté de destruction de la société et un pouvoir de subversion (pour être fidèle en cela aux impératifs de la génération de 68). Mais l'acte individuel du justicier, qui avoue s'être lancé dans cette aventure par « *amour envers la réalité* », n'apporte qu'une solution factice et illusoire au chaos de la frontière dans lequel il finit par se dissoudre, pour devenir une anecdote de plus à lire dans les journaux, dans une « *version tronquée, pleine de trous, comme un gruyère* », à l'image de l'histoire nationale. C'est bien sûr avec cynisme que Taibo II dramatise la révolte de l'individu face au système de la criminalité, dans la mesure où son action ne fait que grossir l'indice de cette dernière en regagnant le fait divers. En mémoire de 68, et dans le nouvel espace de la frontière, qui est aussi un autre nom pour désigner les inégalités sociales, ce roman investit l'actualité de l'Amérique du Nord pour lui faire avouer, par la fiction, le mensonge du développement économique et la faillite de l'idéal démocratique. Comme tous ceux « *qui vol [ent] vers les rêves du nord pour fuir les rêves familiaux du sud* », de conclure Taibo II, « *nous [sommes] tous des petits Indiens d'Oaxaca. Des juifs allemands natifs du sud* ».

La frontière est partout, ainsi que le déficit moral que la trame policière met à jour. Cependant, le pouvoir de l'imagination s'impose pour délimiter le champ d'une conscience historique refoulée et affirmer la responsabilité individuelle face à la mémoire. Enfin, on peut se demander si l'écriture ne constitue pas, chez Taibo II, une forme de ritualisation du chaos — tant sur les plans sémantique que formel —, contenant en elle-même une exigence de rétablissement des valeurs morales, pour contrer la dégradation de la communauté civique et de ses institutions. Personnification du Vide primordial, c'est le chaos qui, chez les Grecs, engendre le jour, la nuit, l'Érèbe et l'Aether, introduisant ainsi les frontières constitutives de la création du monde. De même sur la frontière-chaos, l'enquête policière, qui est aussi une quête de sens, cherche à départir le bien du mal au sein de cet espace de mort et de l'informe qui sert en quelque sorte de métaphore au devenir continental. Une histoire à suivre...

EMMANUELLE TREMBLAY